



ÉRIC BAILLET

Commé
ouné libelloule
sour oun
nénouphar

Eric Baillet

Commé ouné libelloule sour oun
nénouphar

© Eric Baillet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6530-7

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un fromager s'est emparé de la maison. Recueilli tout petit, il a profité de l'oubli pour s'échapper, se fondre dans le décor et grandir sous la pluie.

Maintenant, ses bras noueux s'enroulent autour de la balustrade. Il rampe sous le plancher, serpente le long du toit. Il disparaît à certains endroits, masqué par l'épais feuillage d'un schizofragma, pour mieux surprendre et repousser les frangipaniers qui encerclent le perron.

Quand l'orage gronde et que le vent hurle, sa tête se balance devant les fenêtres à la recherche d'une présence. Son corps s'arc-boute contre la maison qui craque et gémit sous son poids. Le bois vermoulu se fendille, éclate et s'enfonce au milieu des racines

Pendant l'été, cette nuit-là, je me suis réveillée en sursaut. La télé était restée allumée et continuait de diffuser des parasites et de la neige. Des branches griffaient les fenêtres entrouvertes et une chaleur étouffante se répandait dans ma chambre alors qu'au fond de moi, je ressentais le frisson de l'hiver.

Il venait de se passer quelque chose. Quelque chose ou quelqu'un était entré, sorti ou les deux. Cette impression, le souvenir de cette présence, flottait encore dans l'air.

Je me suis toujours demandée si, cette nuit-là, « il » n'avait pas profité de l'un de mes rêves ou, pire ! l'un de mes cauchemars, pour s'échapper et prendre corps. Revenant avec moi, se dissimulant et veillant sur moi jusqu'à mon réveil, pour exister... enfin !

Quelques jours plus tard, alors que cette histoire était complètement sortie de ma mémoire, un étrange personnage apparaî, assis sur une pierre, près des marais. Une crête de plume orne sa tête. Il dessine sur le sable avec un petit bâton pendant que ses grands doigts de pied massent le sol. Trop absorbé, il ne m'a pas remarqué. C'est la première fois que je le vois et pourtant, il me dit quelque chose...

— Suzie ! Il est tard !

— Oui, maman, j'arrive !

Et voilà ! pendant que maman faisait diversion, l'oiseau s'est envolé ! volatilisé ! Je me demande si ce n'est pas lui qui...

— Suzie ! Où es-tu ?

— J'arriiive !

Suzie, y es-tu ? Que fais-tu ? M'entends-tu ?

Avec maman, impossible de garder l'anonymat ou d'être tranquille !

Une fois, elle m'a expliqué que papa et elle avaient choisi mon prénom en écoutant une chanson :

« Oh Suzie Q, oh Suzie Q

i like the way you walk

i like the way you talk

well, say that you'll be true

well, say that you'll be true and never leave me blue »¹

Papa n'est plus là pour m'appeler et je suis encore trop jeune pour en connaître la raison, trop jeune pour comprendre, trop petite ou pas assez grande comme « Alice », une amie rêvée...

Je voudrais au moins savoir comment tout a commencé. Les questions pleuvent et maman se rappelle finalement le déluge au festival de Woodstock en août 1969 :

LE lieu de LA rencontre
La rencontre entre un bûcheron de l'Orégon
Et une dactylo de l'Ohio
Fini le milieu confiné
Des cols amidonnés
Place aux grands espaces
Peuplés de corps bodybuildés

Un charmant spécimen est planté devant maman. Un sourire « ultrabright », une crinière blonde, des pectoraux à griffer, des « abdos » à croquer ! Et, « cherry on the cake », une belle teinte caramel à faire fondre n'importe quelle groupie entre deux concerts. Maman n'a qu'une seule envie : plonger les mains dans l'épaisse tignasse... (bien sûr !).

Woodstock 1969 :
une parenthèse enchantée au cœur d'un champ dévasté

Des épouvantails, bourrés « d'herbe » folle, titubent et continuent de chanter au milieu des corps enchevêtrés...

« Freedom, freedom »²

Maman libérée ! Petite fleur bleue perdue au milieu du flower power, elle a de la peine à croire ce qui lui arrive et nage dans le bonheur :

Elle et lui ! Joey and mary ! Ensemble... sous les confettis...

Elle imagine déjà sa créature dans un costume bien taillé, les cheveux coupés, les ongles manucurés... alors que « Bigfoot » n'a plus qu'une idée en tête depuis qu'il a vu la princesse gesticuler dans la gadoue !

Woodstock août 1969 :

Un rêve, un souvenir

Un lieu, une date

Maintenant, ce récital est à l'origine de sa reconversion dans la coiffure et lui a permis de découvrir les bienfaits des bains de boue !

— Tiens ! Cela me fait penser à un devoir de présentation que maman a rédigé au cours du soir. Je vais le chercher et je reviens... Ça y est ! Je l'ai trouvé ! Voyons... où était ce passage... Ah ! le voilà ! :

« ... après bien des déboires et des nuits blanches passées dans l'obscurité, j'ai donc décidé, en voyant mon ventre s'arrondir et ma bourse se dégarnir, de rentrer au bercail dans le giron familial pour accoucher dans la sérénité... »

(rires)

Et maman m'a donné la vie le 7 mai 1970 à midi. Connaissant sa nature généreuse et sa silhouette plantureuse, ça ne m'étonne pas !

Et je suis née où ? Dans le bayou ! Comment pouvait-il en être autrement !

Maman n'arrêtait pas d'écouter le groupe « Creedence Clearwater Revival ».

Après « Suzie Q », « Born in the bayou » :

**« I can remember the Fourth of July
Runnin' through the backwood bare
And i can still hear my old hound dog barkin'
Chasin' down a hoodoo there
Chasin down a hoodoo there »**

Je soupçonne maman d'avoir choisi, de façon délibérée, un accouchement dans un endroit surprenant plutôt que l'environnement confortable et aseptisé d'une chambre d'hôpital. Histoire de montrer à tous que sous ses airs de « Sandra Dee » se cachait, en réalité, sa vraie nature indomptable : « Wonder Woman ». Histoire aussi de se prouver qu'elle était parfaitement capable d'expulser son loupot tout en gardant un œil sur les environs pour dégommer n'importe quelle bestiole trop curieuse.

Elle a donc organisé un pique-nique dans un paradis sauvage, un coin tranquille loin des sites fréquentés par les touristes, un îlot seulement infesté de trompes et de dards qui vous laissent juste le temps de vous installer pour mieux vous harceler et vous attaquer en piqué.

La première vague vous pompe toute votre énergie et, au moment où vous pensez goûter à un repas bien mérité, la deuxième arrive ! Elle vous transperce et vous injecte un cocktail de dingue : des vermines grouillent sur le sol, des larves fourmillent dans les arbres, des yeux jaunes avides, cerclés d'écailles, émergent des profondeurs. Une gueule hérissée de dents pointues est prête à vous arracher un cri étouffé en vous entraînant dans un trouble tourbillon, une danse macabre...

Soudain, coup de théâtre ! La faune locale se disperse, « Wonder Woman » s'évanouit et maman réapparaît, couverte de cloques et prise de convulsions. Affolement général : chacun s'attend à voir un alien sortir de son corps. Cris, gesticulations. J'entre en scène, pudiquement drapée dans mon placenta. Je profite de l'hystérie collective pour tordre le cou au serpent qui sort de mon ombilic et, d'un bond, je m'évade ! Je saute dans un panier en osier, me laisse